

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 30 (1980)
Heft: 2

Artikel: Études critiques : Eros et société politique : étude critique sur un récent ouvrage de philosophie politique
Autor: Dufour, Alfred
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-381172>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

EROS ET SOCIÉTÉ POLITIQUE

Etude critique sur un récent ouvrage de philosophie politique¹

ALFRED DUFOUR

A l'heure des « nouveaux philosophes » et de la « nouvelle droite », des jargons et des modes qui nous viennent d'Outre-Jura, un philosophe, et un philosophe politique, qui écrit clairement et ne jongle pas avec les métaphores est un phénomène trop rare pour ne pas mériter l'attention. Auteur d'une pénétrante thèse sur la pensée politique de Camus et de Sartre², Eric Werner est de ceux-là qui parlent net et sans détours: son dernier livre, *Mystique et politique*, centré sur les fondements métaphysiques de la notion de communauté politique d'Aristote à Soljénitsyne, l'illustre avec éclat, qui présente en une dizaine d'études un certain nombre de textes classiques de l'histoire de la philosophie politique dans une lumière nouvelle, qui allie la clarté à l'originalité. C'est que, *traditionnel* par le champ qu'il embrasse comme par la méthode adoptée — le commentaire de textes, de la *République* de Platon au *Contrat social* de Rousseau en passant par la *Politique* d'Aristote et le *Prince* de Machiavel — l'auteur n'en paraît pas moins singulièrement *moderne* par la thématique qui l'inspire et qui commande l'inspiration de ses différentes études: le totalitarisme, version moderne de la tyrannie classique, qu'il se refuse d'emblée à réduire au « gouvernement des criminels », et qu'il étend à toutes les formes de « gouvernement de la vertu » (cf. p. 8-9). Authentique libéral, frappé aujourd'hui par « la prise sur le siècle » des discours extrémistes — « le discours traditionaliste (ou contre-révolutionnaire) et le discours gauchiste » (p. 124) — « discours marginaux » à l'actif desquels il se borne à mettre « la réhabilitation de la réflexion politique » (ibid.), E. Werner apparaît hanté par le souci de distinguer les plans: le *politique*, le *moral* et le *mystique*, et c'est précisément à son sens la méconnaissance de l'impérativité existentielle de cette distinction qui est à la base de tout totalitarisme. Partant d'une analyse approfondie de la critique aristotélicienne de la *République* de Platon (cf. p. 8 et p. 20-33), il décèle en effet comme une des caractéristiques de tout projet totalitaire, de droite ou de

¹ Eric Werner: *Mystique et politique*, coll. Mobiles, L'Age d'Homme, Lausanne, 1979, 136 p.

² Eric Werner: *De la violence au totalitarisme, Essai sur la pensée politique de Camus et de Sartre*, Paris, 1972, coll. « Liberté de l'Esprit ».

gauche, «la volonté de reconstituer l'homme dans son intégralité» (p. 9). C'est dès lors à l'une des formes privilégiées de cette reconquête de «l'unité perdue» — intégralité mythique ou intégrité mystique — qu'E. Werner vouera toute son attention: l'érotique platonicienne. Ainsi que l'auteur s'attache à le montrer dans une *première partie* centrée sur Aristote et Platon, cette érotique forme tout d'abord la clef de la politique platonicienne (cf. p. 28). Comme l'a bien vu Aristote, en effet, «Socrate loue par-dessus tout l'unité de l'Etat, unité qui paraît bien être, comme il le déclare lui-même, une création de l'amitié, et qui est comparable à celle que, dans les discours sur l'amour, nous voyons Aristophane décrire, quand il dit que les amants, dans l'excès de leur tendresse, désirent ardemment de se fondre ensemble, et de deux qu'ils étaient, devenir l'un et l'autre un seul être» (*Politique II*, 4, 1262 b, 9 ss., cit. p. 22-23). Mais le mythe de l'androgynie et l'érotique qui en découle ne commandent pas seulement l'ordonnance de la *République* de Platon. L'érotique platonicienne inspire encore et surtout — et c'est là sans doute l'apport le plus original des études de l'auteur qui forment la *deuxième partie* du livre — la politique de Jean-Jacques Rousseau. Si «du *Banquet* la *République* est le prolongement direct», pour E. Werner, «la politique rousseauiste trouve, quant à elle, sa source dans la *Nouvelle Héloïse*» (p. 59). C'est que le citoyen de Genève s'est attaché à y décrire une communauté, celle de Clarens, que régit «l'exigence de transparence» et que caractérise «l'abolition de la dualité du moi et de l'autre» (p. 46). «L'être de chacun se confond avec l'être même de la communauté. Les cœurs «s'ouvrent» les uns aux autres et cette ouverture de cœur est telle qu'il y a «mise en commun» des pensées et des sentiments. Mise en commun des pensées et des sentiments, comment, souligne judicieusement l'auteur, pousser plus loin l'unité?» (Ibid.). Cette unité, qui procède de la transparence autant que du désir de fusion des amants, le *Contrat social* tentera de la transposer à l'ordre politique, tant il est vrai que pour Rousseau, «il n'y a de solution au problème politique que si l'homme change intérieurement» (p. 53). Dans cette perspective, il n'est pas jusqu'à la figure mythique du Législateur (cf. p. 74 ss.) qui ne s'éclaire d'un jour nouveau, puisque ce personnage-clef du *Contrat social* descend en droite ligne de l'amant-pédagogue du *Banquet* (cf. p. 30).

Les sources antiques et les filiations modernes de la confusion du *mystique* — sous sa forme érotique platonicienne — et du *politique* mises à jour, Eric Werner consacre la *troisième* et dernière *partie* du présent ouvrage à une tentative d'explication de Soljénitsyne (p. 107 ss.) à la lumière de Platon et de Machiavel. Si l'analyse des mécanismes de la tyrannie — dont «le ressort premier est la peur» et le corollaire «la trahison» (p. 108) — l'emporte ici sur l'élucidation métaphysique du phénomène, singulièrement du totalitarisme stalinien — l'auteur paraît hésiter à cet égard entre «deux systèmes de clés»: la «tyrannie dénoncée par Platon» ou «l'érotique platonicienne»

elle-même (cf. p. 121) — une intuition fondamentale de la clef des rapports entre *mystique* et *politique* ne s'en fait pas moins jour, que l'on aurait aimé voir approfondie par le petit-fils de Charles Werner: commentant le fameux passage de l'*Archipel du Goulag* où Soljénitsyne oppose à «la vérité de toutes les religions du monde» — la lutte avec le mal en l'homme — «le mensonge de toutes les révolutions du monde» — la suppression des «agents du mal qui leur sont contemporains» (cit. p. 116) — Eric Werner conclut sans plus: «Dans ce passage, Soljénitsyne assimile la révolution à une entreprise visant l'abolition du mal» (p. 117). Mais plutôt que la transposition du «désir de fusion des amants» à «l'ordonnance de l'Etat» (cf. p. 28-29; 58-59; 86 ss.), plutôt que «la volonté de reconstituer l'homme dans son intégralité» (p. 9), n'est-ce pas en dernière instance et de manière beaucoup plus radicale précisément cette résolution illusoire et désespérée d'en finir avec le Mal qui est à la source de tous les totalitarismes et de leurs manichéismes meurtriers? Par là, nous touchons à une des limites les plus frappantes de la démarche de l'auteur: l'ignorance délibérée de toute perspective théologique. Quand on sait l'importance, non seulement dans l'histoire des institutions, mais surtout dans l'histoire des doctrines politiques, des grands dogmes théologiques, de la «chute» et du «corps mystique» à la «présence réelle», dont la laïcisation commandera en Droit public les théories de la nécessité de l'Etat, du «corps politique» et de la «représentation nationale», force est de déplorer qu'Eric Werner, à s'intéresser aux fondements mystiques de la philosophie politique, n'ait pas élargi son horizon au-delà de l'histoire de la philosophie. Mais peut-être a-t-il voulu respecter l'unité du genre et ne pas donner dans les confusions à la mode aujourd'hui parmi les «nouveaux philosophes»... Autre limite, d'ordre méthodologique celle-ci: la voie du commentaire de textes. Garante du sérieux de la démarche en histoire de la philosophie politique, cette approche restreint par trop le champ de réflexion de l'auteur, et le lecteur regrette souvent l'absence d'aperçus synthétiques sur la pensée politique des classiques abordés. C'est dès lors avec d'autant plus de curiosité et d'intérêt que l'on attendra d'E. Werner l'étude sur Raymond Aron que l'éditeur nous annonce en jaquette dans une autre collection.